

**L'ÉTOILE  
ABSINTHE**

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY

**51<sup>e</sup> et 52<sup>e</sup> TOURNÉES**

**SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY**

*Siège social*

rue du Château

81140 PENNE DU TARN

# ***L'Étoile-Absinthe***

N° 51-52

*Ouvrage publié avec le concours du  
Centre National des Lettres*

1992

La correspondance concernant la revue peut parvenir à :  
M. Michel DÉCAUDIN  
60, rue de Fécamp  
75012 Paris

## SOMMAIRE

Témoignages sur Jarry . . . . .	5
Jarry et Jehan Rictus, documents nouveaux par Antoine Cyvoet . . . . .	37
Comptes rendus par Claude Ernoult et Guy Bodson . . . . .	41

Les temps sont durs pour les groupes de chercheurs indépendants. Les Amis de Jarry ne drainent pas des masses d'adhérents. *L'Étoile-Absinthe* ne peut être — à moins de changer de contenu et de trahir sa vocation — une revue à grande diffusion. Nous ne vivons qu'avec l'aide, modeste mais pour nous capitale, du Centre national des lettres. Cette subvention ne nous a pas été accordée pour 1992. Il semblerait que nos objectifs soient trop « pointus », que nous manquions d'impact médiatique. Faudrait-il donc, pour être pris au sérieux, monter une énième fois *Ubu-Roi* et répéter à satiété les mêmes légendes qui font encore, hélas !, recette sur Jarry ?

Nous vous devons cette explication. Le retard pris par la publication de *L'Étoile-Absinthe* n'a d'autre raison que celle-là, financière.

À vous de nous manifester votre confiance si vous souhaitez que paraissent rapidement les tournées de la revue déjà préparées.

Le Président.

En republiant une série de témoignages importants sur Jarry, *L'Étoile-Absinthe* entend permettre une consultation plus facile de ces documents de première main dispersés en des revues ou des volumes parfois peu accessibles. De ce rassemblement que nous voudrions le plus complet possible en quelques livraisons naîtra une réflexion plus assurée sur Jarry vu par ses contemporains. Cela ne saurait bien sûr dispenser d'une approche critique de ces témoignages, et de leur tendance parfois à faire jouer rétroactivement la légende créée par Jarry sur lui-même. Mais les problèmes que soulève ainsi le phénomène Ubu se posent à toute approche biographique — ils sont simplement ici portés à une rare intensité, selon le mécanisme voulu par Jarry, manipulateur assuré de ses biographes dont il fait d'aimables marionnettes.

Cette première série de témoignages contient :

« Alfred Jarry, collégien et la naissance d'*Ubu-Roi* » par Henri Hertz, in *Henri Hertz (1875-1960), Hommages et textes*, Le Pont de l'Épée, Guy Chambelland, 1983.

« Alfred Jarry au Lycée Henri IV » par C. Gandilhon Gens-d'Armes, in *Les Marges*, n° 91, 15 janvier 1922.

« Alfred Jarry à Bruxelles », par Sander Pierron, in *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> novembre 1931.

Deux extraits des « Souvenirs de la vie littéraire à Paris » du Docteur Alfred Haas, *Les Soirées de Paris*, 15 mai 1914.

« Souvenirs sur Alfred Jarry » du Dr Saltas, *Les Marges* n° 91, 15 janvier 1922.

« Alfred Jarry » de Henri de Régnier, in *De mon temps...*, *Mercure de France*, 1933.

Extrait du chapitre VIII de *La Vie de Paris* de Jean Bernard.

Nous avons fait suivre ces textes de nouveaux documents sur Jarry et Rictus publiés par Antoine Cyvoet.

## Alfred Jarry, collégien et la naissance d'Ubu-Roi

Quand nous approchions du bachot, vers 1890, une fête se préparait dont la rumeur descendait des hautes classes vers les petites, une fête féroce, une curée. C'était comme une légende : le cours de Monsieur H...

Ancien couvent du XVII<sup>e</sup> siècle, le lycée se reconstruisait lentement. Le cours de physique avait lieu encore dans les vieux bâtiments. Les lambris tombaient en ruine ; les tables pour les expériences allaient de guingois ; il y avait de sales recoins ; de plain-pied, les bancs faisaient de la classe un troupeau confus que le professeur ne dominait point, sauf par son autorité.

Monsieur H... n'en avait pas. Dès l'entrée, le troupeau était à ses chausses. Debout, près de la porte, il le regardait rouler ses ricanements, victime non pas humble, mais cérémonieuse. Oint de bonté, bardé de solennité, il attendait avec un rictus lâche comme on en voit dans l'Évangile. De ce rictus j'ai eu souvent le cœur serré, au milieu de ma cruauté.

C'était un énorme ventre planté sur des jambes courtes qu'étaient de larges pieds plats. Au-dessus, une tête blafarde, une tête encombrée de chair, couleur de mouton, que gardaient mal des yeux maigres. Des mains cotonneuses jouaient avec une impériale en fil de lin. Une moustache jaunie s'arrondissait en rate-lier sur les deux lèvres. Sa jaquette couvrait son vaste dos de vieilles élytres.

Accroché au tableau noir comme une mouche sur une vitre, monstrueux insecte.

Il fallait le faire souffrir. Depuis dix générations scolaires durait son supplice. Non contents des projectiles que nous avions sous la main, des cris que nous avions dans la gorge, nous en apportions du dehors. Un jour, du plomb de chasse crépita sur les traînées de craie qu'il laissait au tableau ; une crécelle grinça ; un petit chat vagit ; une grenouille se mit à chanter.

Lorsque l'orage atteignait assez de violence pour surprendre sa

surdité —  tait-il vraiment sourd ? — Monsieur H... se retournait tout d'une pièce. Il ne semblait pas en colère. Il offrait un visage b at. Il entamait, après une pause, un discours pompeux.

— Messieurs, pardon, Messieurs...

Quoiqu'il fût chuintier les s, il s'exprimait, d'ailleurs, fort bien. Si nous n'avions pas été des barbares, nous aurions ressenti l'élégance de son langage.

Les physionomies se succédaient, à travers sa face, à contre-temps. Ses paroles étaient véhémentes et il souriait. Durant des périodes doctorales, ses yeux s'imbibaient de pleurs. Nous ne lui passions aucune discordance. Si bien qu'à bout de ressources,  puis , il finissait par tomber un jabot de tyran, en crachant des menaces enrou es. Puis il tirait de son gousset une mallette d'argent et s'emplissait gloutonnement le nez de tabac.

C'est au cours de ce prône que se jouaient les plus belles scènes du drame. Le tapage faisait place aux interruptions. On traçait un grand silence autour des interrupteurs.

Alors intervenait Alfred Jarry.

Il ne procédait comme aucun autre. On renforçait la barricade de silence. C'était sérieux. Il ne riait pas. Les dents serrées, il taquinait, il embarrassait, il pressait le bonhomme. Il se livrait sur lui à une « maïeutique » satanique.

Le renom de Jarry était vif, sur ce point, de classe en classe. Il l'était aussi, autrement.

C'était un fort en thème. Mais pas un de ces forts en thème douillets, facilement monnayables. Les professeurs, les pères de famille hochaient la tête, d'un air débordé, en le nommant. On ne pouvait se servir de son exemple. Il montait de sa personne quelque chose d'acerbe. N'ayant pas tous les prix, n'en ayant même presque jamais, il passait pour plus fort que ceux qui les avaient. Non moins qu'au latin et au style, il excellait aux mathématiques. Jusqu'au dernier moment il balan a s'il préparerait Polytechnique ou Normale-Lettres.

Il préparait bien autre chose, vous le savez.

Il le préparait avec ses larges yeux qui allaient plus vite et cherchaient ailleurs que ne font ceux des collégiens, d'ordinaire, avec son front de roc, taillé comme une pierre de baliste, avec sa voix qui cisailait en tous sens, avec la démarche de ses jambes arquées

rappelant celle des gros oiseaux, à terre. Nous l'appelions Quasimodo.

Il le préparait avec ses boutades, son travail décousu, ses emportements orgueilleux, ses paresseuses, ses lectures bizarres, ses paradoxes.

Il le préparait avec ses mœurs prématurées.

Oui, que préparait-il, quand, au tambour de huit heures, il arrivait, essoufflé, les pores de la face piqués par l'insomnie, les souliers crasseux, le col débraillé ? D'où venait-il ?

— Je vi..ens des... bor...dels... déclarait-il flegmatiquement, de son accent saccadé.

Les petits lycéens naïfs l'entouraient de leurs yeux maladroits ; leurs joues de poupées rougissaient. À l'heure où ils sortaient de la maison limpide, lui débarquait de troubles plaisirs. Il entassait des expériences et des satiétés.

À quel avenir invouable, se destinait-il ? On se le demandait.

Et c'est pour cet avenir, pour ce mystère qu'il se mettait obstinément face à face avec Monsieur H..., duel impitoyable qui déjouait notre turbulence.

Ce vieillard, ce bouffon de collège que, périodiquement, contre l'excès de l'injure il fallait défendre par la garde d'un pion, était-il pour Jarry ce qu'il était pour les autres ?

Il le scrutait, il le palpait. Il maniait la boule de son ventre, son museau, sa majesté, ses colères obséqueuses, ses larmes. Il l'attifait, le démontait, le gonflait, au gré d'une inspiration clandestine, hanté déjà, devant lui, par un fantôme, par un mirage.

À cette époque, Jarry s'amusa à écrire une espèce de sketch sur Monsieur H... et il l'orna de dessins.

Nous surnommions Monsieur H... le père Heb... Heb... Ubu : et plus tard, j'ai reconnu les dessins.

Si, comme l'a très judicieusement noté André Salmon, Alfred Jarry s'identifia de plus en plus, par la suite, avec le père Ubu, au point d'employer tous ses tics, il n'y eut rien là de surprenant. Leur intimité remontait loin.

Jarry est mort « possédé » du père Ubu. Ce fut, par-delà les années, la revanche du père Heb...

Henri Hertz.

## Alfred Jarry au Lycée Henri IV

À l'occasion de la récente réédition d'*Ubu-Roi*, des amis m'ont pressé de raconter quelques souvenirs relatifs à Alfred Jarry que j'ai connu en *cagne*, c'est-à-dire en « rhétorique supérieure » au Lycée Henri IV. J'ai longtemps hésité à le faire. Égrener de menues anecdotes dans l'intimité hivernale d'un home et les envoyer par écrit aux gazettes, même à la plus accueillante, ce sont choses bien différentes. C'est surtout quand il écrit, que le *moi* risque d'être *haïssable*.

Mais au *moi* quelque peu contraint de se mettre ici en scène le lecteur voudra bien être indulgent. Et son indulgence lui viendra peut-être de ceci que je vais ingénument raconter comment Jarry s'est, pendant quelques semaines, amusé à mes dépens. Aux yeux du Père Ubu encore potache j'avais la disgrâce d'être auvergnat, disgrâce que j'ai toujours considérée comme une bonne fortune et un appréciable avantage. De là certains démêlés qui, une fois ou deux, déchaînèrent quelques violences, voire, plus souvent, le fameux mot qu'il ne fut pas le seul à accroître d'une lettre.

Jarry eut, au Lycée Henri IV, des condisciples dont quelques-uns l'ont connu mieux que moi ou plus longtemps. Bon nombre sont aujourd'hui de notables universitaires, de hauts fonctionnaires, des hommes de lettres fort estimés. Aucun que je sache n'a publiquement parlé de lui. Certains de ces *cagneux* de la bonne époque étaient, il est vrai, des esprits précocement mûrs et graves qui, même en récréation, prenaient plus d'intérêt à la dernière leçon de notre maître Bergson qu'aux calembredaines de Jarry. À trois ou quatre je me souviens que celui-ci trouvait une allure *bougrement bonzoïdale*.

Si, à plus de vingt-cinq ans de distance, je me rappelle encore quelques mots de Jarry, quelques plaisanteries baroques, c'est que j'en étais plus surpris que tout autre. Provincial un peu rude, paysan d'une rivière d'Auvergne qui n'a point la notoriété du Danube, et mis brusquement en contact avec des potaches littéraires assez

huppés, j'étais particulièrement frappé de leurs façons primesautières ou de leur allure distante. Jarry, aussi frais arrivé de Bretagne que moi d'Auvergne, prétendait plutôt leur en imposer. Il tenait d'emblée boutique d'esprit parisien et surparisien. Il ne s'étonnait de rien ; mais il m'étonnait beaucoup.

À peu de frais souvent, il faut bien le dire. De toutes les huîtres qu'il ouvrit devant moi, en arpentant la morne cour carrée, il ne retirait pas toujours des perles. Il y avait de ces petits cailloux anguleux que collectionnent les commis-voyageurs et même des gens sédentaires, je veux dire des calembours et des à-peu-près. Ils n'avaient souvent rien de bien personnel, rien d'*ubuesque* ; mais une voix si drôle leur donnait de l'accent ! Et puis quelques-uns me visaient, ce qui, avec le succès d'*Ubu-Roi* m'empêcha plus tard de les oublier.

« Tu as mauvais caractère, comme tous ces sales Arvernes qui embêtaient le divin Jules, témoin de la Guerre des Gaules ou rixe de César et de Vercingéto. » Je descendais de ce dernier ou d'un Celte de Galatie qui, ayant pris part à la guerre de Troie, rapporta à sa femme des *gants d'Iliou*. Jarry ne me fit même pas grâce des vieilles plaisanteries éculées sur les marchands de marrons, de charbons, de cantaloups. Le futur auteur du *Surmâle* me traitait d'Auverpin, voire d'*Overpine*, ce qui n'avait rien d'infâmant. Pourtant cela ne dura pas car... j'avais mauvais caractère. Du pion, moins apte à se défendre, qui déambulait gravement sous la véranda, il disait : Quel lent pion nous avons ! Heureusement qu'il n'est pas mort !

J'ai toujours su gré à Jarry de m'avoir, certain jour, révélé l'origine de la prédilection longtemps marquée par les Auvergnats pour le métier de porteur d'eau. Aux temps préhistoriques, les Arvernes avaient dû lutter, des siècles durant, contre les incendies allumés par les volcans. Des siècles durant, ils puisèrent à pleins seaux l'eau des torrents et des rivières pour aller la déverser dans les cratères. Même l'eau des puits, ils la jetaient dans les puits. Et telle est la patience et la ténacité de cette race qu'elle est arrivée à ses fins : les volcans sont éteints. Mais l'habitude est une seconde nature : chez les Auvergnats, les muscles de l'épaule et du bras sont ataviquement conformés de telle façon qu'ils prennent irrésistiblement l'attitude du porteur d'eau. Ils ne sont jamais

si heureux, ni si délassés, que lorsqu'ils peuvent reprendre leur antique habitude.

Tout cela n'est peut-être pas très « Jarry » ; mais dans son livre si intéressant sur *Les sources d'Ubu-Roi*, M. Charles Chassé vient de faire remarquer qu'*Ubu-Roi* lui-même n'est pas très « Jarry ». Si Jarry était l'auteur unique ou principal de la fameuse pièce, nous y trouverions ces plaisanteries d'ordre scatologique ou sexuel auxquelles il était fort porté et qui, relativement, y font défaut. Cet argument, à mon avis, n'est pas sans valeur. Quant aux autres arguments de M. Chassé, j'avoue que mes souvenirs, assez flous, il est vrai, ne me permettent pas de les infirmer. Il me semble bien qu'au Lycée Henri IV, Jarry avait déjà *Ubu-Roi* derrière lui, et que de ces histoires du Lycée de Rennes il tirait de temps en temps d'étranges cocasseries. C'est bien au Lycée Henri IV que j'ai, me semble-t-il, entendu parler pour la première fois du *décervelage*. Et, mieux encore, si la légende du P. H. recueillie par M. Chassé est antérieure à l'œuvre écrite de Jarry et à son arrivée à Paris, une anecdote que je raconte plus loin tend à le prouver. Dans cette légende orale, il est question du Turkestan : or j'ai entendu palabrer étrangement sur le Turkestan.

Mais je veux vider mon sac aux souvenirs de quelques traits qui m'évoquent assez bien la silhouette de Jarry, son « masque japonais » et sa voix de zinc et de bois : deux plaisanteries faites en classe, quelques détails d'un ahurissant *laisius*, le premier que j'aie entendu à Paris, pauvre de moi !

Jarry n'était pas, à proprement parler, un fort en thème, mais c'était un bon élève, très fort en latin notamment. Il travaillait consciencieusement, comme nous tous d'ailleurs, ce qui ne laissait pas de m'étonner parfois, à cause de son incapacité apparente d'aborder quoi que ce fût autrement que par ironie. Mais il était studieux à sa manière et, de gré ou par nécessité, se tenait fort convenablement en classe. Pourtant ses plaisanteries en passaient parfois le seuil.

Un de nos camarades, finement spirituel et artiste, qui, si je ne me trompe, a donné de la notoriété à la moitié de son nom, s'appelait alors Videcoq-Wély. Or le doux Bergson ou l'éminent latiniste Édet sommant un jour Jarry de prendre place à un banc : « Mais il n'y a plus de place, dit-il ; ah ! pardon, j'en vois

une là, entre Videcoq et Wély.» Et il fit le geste d'aller l'occuper.

Une autre fois, le bienveillant monsieur Édet le félicitait, à l'occasion d'un excellent devoir latin : « Bonnes tournures latines. C'est très bien, Monsieur Jarry. Peut-on savoir quel auteur vous lisez plus particulièrement pour vous former le style ? — Aristophane », déclara Jarry, au milieu des rires. Mais il expliqua qu'il s'agissait non pas du texte grec, mais de la traduction de M. Poyard, notre professeur de grec, chenu et courbé, non pas même de cette traduction française, mais des notes où ce « bon boulgre de Père Boyard » avait, au bas des pages, élucidé en un latin complaisant et sans vergogne les nombreux passages obscènes du grand comique grec. Devant le grave M. Édet, la plaisanterie était un peu forte. Comment fut-elle accueillie ? Je ne me souviens pas.

Que Jarry ait beaucoup lu Aristophane n'étonnera point M. Jean Saltas qui, récemment dans *Les Marges*, notait qu'il y a de l'aristophanesque dans *Ubu-Roi*. Tout ce qu'a dit M. Jean Saltas sur le caractère et les manies de Jarry cadre d'ailleurs (je le dis en passant) avec les souvenirs que j'en ai gardés ; et le plus précis de ces souvenirs, le voici :

Tout « nouveau » qui entrait en *cagne* devait subir certaine brigade qui consistait en un discours, un *laïus*, à improviser en récréation, sur un sujet plus ou moins baroque qu'on vous imposait.

Je fus « nouveau » la même année que Jarry. Monté sur une espèce de borne, dans un coin de la cour, je me vois encore devant une trentaine de *cagneux* goguenards, hésitant et peu confiant en mon éloquence. Quel sujet me fut assigné ? Je ne sais plus. Mais une idée me vint qui me sauva : « En quelle langue faut-il parler ? demandai-je, en celle que je connais le mieux, je suppose. » — Parfaitement, parfaitement ! — Et je parlai d'abondance en un patois d'Auvergne sonore, truculent et agressif. On s'impatientait vite et l'on interrompit. De ces interruptions, il en est une que je n'ai pu oublier ; la voix nasillarde de Jarry glapit : *Quousque tandem abutere, Vins et charbons, patientia nostra ?*

Je cédai la place à Jarry. Le père Ubu sur les rostres. Ah ! l'étrange orateur ! On délibérait sur le choix du sujet. On ne s'entendait pas. Tout à coup un plaisantin cria — Mais voilà que

M. Chassé m'a un peu gâté mon histoire. Ce qu'il a raconté me porte à croire que le plaisantin était un ami de Jarry chargé par lui de l'aider à nous ahurir. — Enfin quelqu'un cria : « Parle-nous... du Turkestan ! » Et Jarry parla. Il ne déroula pas la légende du P. H. rapportée par M. Chassé, mais quelque chose d'aussi abracadabrant et d'une veine analogue : « Le Turkestan ! La voilà bien, ma chance ! Le Turkestan, magnifique sujet, et le seul justement que je connaisse à fond. L'Orient, messieurs, l'inépuisable Orient, etc... etc... » Au bout d'une minute, il parlait des Turcs, de Stamboul, de Pierre Loti, d'Aziadé... On le ramenait à la question : « La question, dit-il, fais-je autre autre chose que la traiter ? Depuis quand une digression est-elle interdite ? Cicéron lui-même, dans le *Pro Milone*... Sénèque a dit quelque part... et Quintilien, messieurs, qui n'était pas plus bête que Brunetière, etc..., etc... ». Il revenait au Turkestan, quelques secondes, puis enfilait à toute vitesse de longues phrases enchevêtrées, mais impeccables, sur le Paradis terrestre, Gengis Khan, la poésie persane, Mahomet II, Sainte Sophie, le Canal de Suez, tout ce que vous voulez. L'auditoire était submergé. Le tambour roula : « Messieurs, dit Jarry, nous avons, tant bien que mal, traité le premier point de la question qui est vaste. Nous reprendrons demain le sujet à l'endroit où cet ignoble cochon de tambour m'a contraint de le laisser. »

Il ne le reprit pas. Mais dès ce jour-là, le mécanisme mental de Jarry m'inquiéta. Quand il ouvrait le robinet de sa verve, il semblait suivre la sarabande de ses mots, mais non pas la diriger. Ce n'était plus une personne qui parlait, mais une machine habitée par quelque démon. Sa voix saccadée, métallique ou nasillarde, ses gestes courts de pantin articulé, son masque fixe, sa loquacité torrentielle et incohérente, ses trouvailles grotesques ou brillantes, ses mots qui s'accrochaient à d'autres par tous les angles, ce synchronisme, dirions-nous aujourd'hui, de cinéma et de phonographe, tout cela étonnait, amusait, agaçait aussi et finissait par inquiéter.

Il était instruit, intelligent et fin ; il était bon, secrètement doux, et peut-être timide au fond. Mais il lui manquait ce je ne sais quoi qui empêche de mettre la charrue avant les bœufs et de trop rapidement gâcher sa vie. Son originalité faisait trop penser à quelque anomalie cérébrale.

D'aucuns préféreront supposer qu'au fond de ses perpétuels sarcasmes et de sa macabre gaieté il y avait un hautain mépris de la comédie humaine et même de la vie, un refus froidement délibéré, une fois pour toutes, de rien prendre au sérieux.

C'est possible. *Cada persona es un mundo*, dit le proverbe espagnol.

C. Gandilhon Gens-D'Armes.

## Alfred Jarry à Bruxelles<sup>1</sup>

La compagnie dramatique bruxelloise *Rataillon* inaugurera bientôt, dans son nouveau local, au faubourg d'Ixelles, sa saison d'hiver, qui sera la seconde de ce que ses fondateurs ont modestement mais significativement appelé un « laboratoire de théâtre ». Au programme figure la reprise d'*Ubu-Roi*, d'Alfred Jarry, qui l'an dernier obtint un retentissant succès auprès du public de ce petit théâtre d'avant-garde. Rataillon était alors installé de l'autre côté de la ville, au faubourg de Molenbeek-Saint-Jean, dans un grenier où acteurs et spectateurs étaient vraiment trop à l'étroit. Pourtant « Monsieur Ubu » plus qu'il ne le sera à Ixelles était chez lui dans ce coin sururbain où le peuple a pratiqué de tout temps, et pratique encore la *zwanse*, forme locale de la facétie ; si ce peuple avait pu assisté à ce spectacle, versé comme il l'est dans la plaisanterie et la bourde, il aurait mieux compris que l'auditoire huppé et cultivé et un peu snob qu'on y vit, les drôleries d'une satire qui, traduite dans le dialecte de Bruxelles, semblerait, tant elle est truculente et caricaturale, avoir été conçue et réalisée par un patoisant des bords de la Senne.

D'ailleurs, Alfred Jarry connaissait ce quartier d'ouvriers manuels et de petits commerçants. Il y avait passé avec moi, durant la seule journée de sa vie qu'il vécut dans la capitale belge ; et l'atmosphère, le décor dès la première minute lui avaient plu... Je n'ai pas oublié cette journée et le prochain événement qui m'incite à écrire ces lignes ravive en moi l'évocation des moindres incidents qui la marquèrent.

Il y aura de cela bientôt trente ans, à la fin de mars 1902... À la suggestion d'Eugène Demolder, qui à Essonnes était le voisin du romancier de *Messaline*, le curieux et accueillant directeur des expositions de la *Libre Esthétique*, Octave Maus avait demandé au père des Palotins de venir donner une conférence devant le public bruxellois. Jarry s'était fait prier ; très sédentaire, il n'aimait pas voyager. Habitué à vivre la moitié de ses heures dans

1. Ces notes à l'occasion du vingt-quatrième anniversaire de la mort d'Alfred Jarry, qui fut inhumé le 1<sup>er</sup> novembre 1907.

l'eau, — est-ce la familiarité avec les poissons qui l'avait rendu ichtyophage ? — il lui répugnait de s'habiller. Mais le conteur d'*Yperdamme* insista et Alfred Jarry se laissa convaincre. Pourtant, il ne quitterait sa cabane du bord de la Seine que durant deux tours d'horloge...

Le premier train de Paris débarqua le caustique écrivain à l'heure du déjeuner. Eugène Demolder, qui devait nous l'amener après midi, l'attendait sur le quai pour le conduire, en face de la gare du Midi, dans un hôtel de troisième ordre, hôtel fréquenté par les amoureux et situé rue Fonsny, devenue avenue Fonsny. Les voies publiques elles aussi ont des promotions...

Je revois, en pensée, Jarry et son singulier accoutrement. Bien qu'entré alors dans la trentième année de son âge, il avait l'air d'un adolescent, je dirais volontiers d'une adolescente. À le regarder, on aurait pu le prendre pour une jeune fille déguisée. Un chapeau de feutre mou ombrait la peau fine de son visage glabre et ouvert, aux yeux à la fois inquiets et moqueurs. Il était vêtu d'un costume veston d'étoffe noire très fatigué, sur le gilet duquel pendaient les bouts chiffonnés d'une ample lavallière noire, tournée autour d'un faux-col d'une blancheur douteuse. Douteuse aussi la blancheur de ses manchettes trop larges, qui glissaient constamment sur ses mains aux doigts fuselés, manchettes qui, en guise de boutons, avaient l'une un bout de laine rouge nouée, l'autre un brin de laine bleue. Il faut dire que si Jarry soignait peu ses vêtements, il était pour sa personne d'une propreté méticuleuse. Sur ses épaules, une très courte pèlerine d'écolier, à capuchon. Et son pantalon trop court laissait voir, boutonnées haut sur la cheville, de courtes bottines de femme, à mince talon Louis XV que, en marchant à très petits pas, Jarry faisait tapoter sur le trottoir... Il était charmant et comique, et le son de sa voix cristalline et légèrement aiguë ajoutait à cette impression de travestissement. Les gens se retournaient pour dévisager cette sorte d'éphèbe androgyne. Et Demolder, dans son coutumier et large sourire, disait :

— Tu marches comme une cocotte.

À quoi, sans du tout s'offenser, Jarry répondait :

— Cornegidouille ! Que penseraient-ils s'ils me voyaient tout nu ?...

Quand il arriva dans la grande galerie à colonnes du Musée Moderne de Bruxelles où, au milieu des tableaux et des dessins de Toulouse-Lautrec, dont c'était la première rétrospective, d'un *Bourgeois de Calais* de Rodin, et des *Débardeurs* de Constantin Meunier, il devait parler, il ne cacha pas sa surprise de découvrir tant de monde. Dame, on avait beaucoup parlé de lui et tout le tapage fait à Paris autour de ce grotesque et infâme Ubu, mis récemment à la scène par Lugné-Poe, avait répandu ses échos jusqu'au cœur même du Brabant. Si d'aucuns étaient venus par sincère sympathie pour l'auteur d'un drame bouffon où la bourgeoisie contemporaine est caricaturée d'une façon à laquelle Rabelais aurait applaudi avec une conviction bienveillante, les autres avaient été uniquement attirés par le désir de... voir la tête de cet humoriste à froid, dont l'énorme plaisanterie avait soulevé tant de polémiques « en sens divers ».

Le timide Jarry ne fut point décontenancé à l'aspect d'une assemblée si nombreuse, si bigarrée et si indiscreète. Il avait bien déjeuné et le vin français dont il avait arrosé son copieux repas lui était monté aux tempes. Aussi bien est-ce avec une gamine crânerie qu'à deux heures et demie il monta à la tribune, derrière laquelle il avait l'air d'un enfant audacieux. À l'instant même de la sympathie convergea vers cet être fluet, aux joues un peu roses et dont les longs cheveux châtain tombaient sur des yeux clairs comme pour en voiler l'éclat moqueur. Il dit, d'une voix très douce et polie : « Mesdames, Messieurs ! » Mais, soudain sortit de cette bouche, si gentille et si modérée, un troisième mot, aussi ferme, aussi agressif, aussi libre que les deux premiers avaient été faibles et déférents, le Mot...

Prononcé selon son orthographe nouvelle, avec une telle énergie qu'il aurait pu, si des fenêtres avaient été ouvertes sur la salle dans laquelle ses deux historiques syllabes roulaient d'une paroi à l'autre, qu'il aurait pu prolonger son écho jusqu'à la morne plaine de Waterloo où, un jour d'été de 1815, il avait retenti dans des circonstances autrement tragiques. Mais à cette Exposition de la Libre Esthétique aussi on eût pu craindre qu'il ne précédât une débandade chez toutes ces belles madames, chez tous ces « gommeux » effarouchés, blessés dans leurs convenances. On a beau avoir un contact avec la perpétuelle bohème qui marque le

monde artiste, à tous ses degrés, on ne reçoit pas sans broncher, au visage, une exclamation aussi vulgaire et... malodorante.

Vulgaire ?

Oui, mais également sublime.

On échangea des regards inquiets, on se concerta, on s'interrogea des yeux. Il y eut quelques exclamations, des murmures de voix, des froissements de robes, un brouhaha qui paraissait vouloir engloutir dans son sourd tapage le Mot, comme le flot engloutit une épave... Quelques personnes se levèrent, coururent vers la porte. La tempête fut brève. Le calme se rétablit. Derrière la table du conférencier, Jarry, imperturbable, point du tout décontenancé, étranger, semblait-il, à cette émotion qu'il avait causée, le sourire légèrement sardonique, attendait fixant tour à tour ses prunelles sur ses feuillets, — car il avait écrit sa causerie, — sur les bouts de laine de ses manchettes sales et sur les chapeaux tout neufs de ses riches auditrices des premiers rangs. Il attendit un temps encore ; et puis, quand le silence fut entièrement revenu, il reprit, liant le début de son discours à son bref et torpillant préambule :

— C'est ainsi, bouffre, que le héros de ma farce donne le signal de l'attaque contre le roi Venceslas.

Ah ! le délicieux farceur. L'incartade dont on l'accusait tantôt n'était qu'un obligeant avertissement !... On lui passait sa sois-disant grossièreté. On admirait sa délicatesse, la subtilité de sa dialectique. Dès les dix premières phrases tout était oublié, pardonné, et Jarry avait conquis ses auditeurs aussi totalement qu'il les avait tantôt épouvantés. S'il fut encore interrompu dans sa causerie, mi-lue, mi-improvisée, ce fut dès lors par des applaudissements. Avec une délicieuse désinvolture, une désinvolture de gavroche, dans une langue colorée, aux nuances nettement antithétiques, et toute remplie d'images fortement taillées, il parla des *Marionnettes*, en les considérant à travers son propre esprit déformant et sa propre œuvre.

La matinée, commencée par un murmure d'effarement, finit par un large éclat de rire.

Nous arrachâmes Jarry à de très élégantes personnes qui l'immobilisaient et menaçaient de l'étouffer dans leur cercle parfumé et caquetant, et nous l'entraînâmes. Sur la place, dans le gris cen-

dré du crépuscule de ce vendredi 21 mars 1902, pour nous remercier de l'avoir libéré de l'étreinte investissante de ses passionnées admiratrices, par trois fois, comme pour se soulager, il répéta le Mot... Puis il saisit les bras de Georges Eekhoud et d'Eugène Demolder qui l'encadraient, et dit :

— Je veux boire du lambic, bouffre ; Demolder ne cesse de m'en parler là-bas. On a beau être *teetotaler*, Bruxelles est le vrai pays de Cambrinus... Il faut que je me pocharde au lambic. Il faut communiquer avec les pays et les peuples qu'on visite sous les aspects de leur breuvage national.

— Local, rectifia le romancier de la *Route d'Emeraude*.

— Régional, corrigea à son tour le romancier de la *Nouvelle Carthage*.

Je me contentais de les écouter, les précédant d'un pas dans notre rapide descente de la Montagne de la Cour. Nous fîmes une première halte à l'estaminet du *Vieux Château-d'or*, local des flammingants radicaux où Jarry avala deux pintes de cette capiteuse bière du diable, brassée à Hal, et qu'Eugène Demolder appréciait à tel point qu'il lui arrivait d'en vider une quinzaine de bouteilles en un soir... Puis nous allâmes au cabaret de *Saint-Pierre*, fameux pour son lambic. Au moment où l'auteur d'*Ubu-Roi* portait à ses lèvres son troisième verre, Georges Eekhoud l'interrompt :

— Assez d'apéritifs, mon cher Jarry. Vous vous coupez l'appétit. Vous dînez avec nous, ou plutôt avec toute une bande de bons et joyeux Bruxellois autochtones, qui seront heureux de vous recevoir à leur table.

— Ça va, ça va, mes amis. Je suis votre chose, vous faites de moi ce qu'il vous plaît. Cornegidouille, mon âme est à Essonnes, mon estomac est ici.

En ce moment-là il était le digne frère minuscule de Pantagruel, qui, loin de chez lui, avait les yeux dedans le livre, mais la pensée dedans la cuisine...

Pour gagner Schaerbeek, par les silencieux quais du canal molenbeekois, au bord duquel se dressait la maison de Demolder, — récemment démolie, — et par où nous devons faire un crochet, nous traversâmes le populaire quartier en lequel la compagnie dramatique *Rataillon* devait, plus d'un demi-siècle plus tard, — installer son premier « laboratoire de théâtre ». La bière ingur-

gitée rendait Jarry volubile et, excité par le jovial Demolder, il ne cessait de raconter des histoires hilarantes, où il n'était nullement question de littérature, sinon de héros de son imagination.

Le dîner auquel nous allions était celui qui, chaque saison, réunissait dans une salle du *Café des Deux-Ponts*, où Eekhoud et quelques-uns de ses disciples fréquentaient irrégulièrement le soir, les membres d'un cercle photographique. Cercle composé d'amateurs qui, dans le civil, étaient médecins, notaires, ingénieurs, employés de banque, industriels, négociants, et... rentiers. Eekhoud, Demolder et moi, nous en étions membres d'honneur, ce qui nous valait d'être conviés chaque année à de gaies et plantureuses agapes. Cette fois-ci, ayant appris que nous avions Alfred Jarry comme hôte, les prévenants photographes avaient ajouté à leur obligeance traditionnelle en nous priant de nous faire accompagner par l'inventeur de la machine à décerveler. Un couvert lui serait réservé.

Réservé, d'ailleurs, à la droite du président, le cordial docteur Bricoux, fin lettré et praticien notoire. Esprit subtil dans un corps énorme. Quand à l'entrée du salon où la table était dressée, il reçut le dramaturge parisien pour lui souhaiter la bienvenue, celui-ci le contempla comme s'il avait vu surgir, tout vivant, quelque *Roi boit* de Jacques Jordaens. Même corpulence prestigieuse, même visage rougeaud, rond, plein et charnu, même sourire épanoui et heureux, mêmes petits yeux malicieux. Il installa son invité à son côté, et rien n'était plus drôle que le voisinage de ce colosse cramoisi et de ce nain pâlot. Tous les yeux se tournaient vers celui-ci et cela l'amusait.

L'on se mit à manger. Ce fut d'abord une soupe aux pois, épaisse à couper au couteau. En cinq-sec l'assiette de Jarry fut vide. Eekhoud, assis en face de notre ami, lui demanda :

— Eh bien, mon vieux, comment la trouvez-vous ?

— Délicieuse ! Vous savez, la purée, cela me connaît jambedieu !

Les garçons parurent, portant sur des plats des aigrefins bouillis. Jarry, généreusement, se laissa servir, glissa dans son assiette une demi-douzaine de pommes de terre nature, sur lesquelles il versa en abondance du beurre fondu.

— Ça, c'est gentil, dit-il, au docteur Bricoux ; il vous est venu à

l'oreille que je suis ichtyophage et vous avez voulu me régaler de poisson.

Le rubicond président, la bouche pleine, répondit par un sourire. Mais Demolder, qu'un convive séparait de Jarry, intervint.

— Mais non, mon petit. Tu oublies que nous sommes vendredi. Partout, à Bruxelles, on fait maigre.

— C'est dommage, répliqua Jarry. Depuis mon arrivée dans cette bonne ville, c'est ma première désillusion.

Il avalait de larges gorgées de gueuze-lambic. À chaque fois, claquant de la langue, il déclarait : « C'est délicieux, Cornegidouille ! » Ayant repris du poisson, son assiette nettoyée, il la repoussa, croyant le repas fini. Mais on apporta d'épaisses tranches de rosbif-jardinière. Jarry ahuri les voyait venir.

— Pour qui ça ? me demanda-t-il.

— Pour nous tous, pour vous, pour moi.

— Je ne mange jamais de viande.

— Ton esprit, fit, impérieux, Eekhoud, doit ignorer ce que fait ton estomac.

— D'ailleurs, ajouta Demolder, tantôt tu nous as appris que ton âme était à Essennes. Elle ne saura pas que tu as dérogé...

Jarry réfléchit une seconde, but du lambic, et s'exclama :

— Au vrai, vous avez raison. Pour une fois je sortirai de mes habitudes. Là-bas on ne saura pas ce que j'ai fait ici.

Il dévora tranche sur tranche, mâcha petits pois et carottes. Ses manchettes trop larges glissaient sur ses mains et touchaient la sauce. Il les remontait vers la manche de son veston, mais elles retombaient de plus belle sur sa fourchette et son couteau. Ce jeu continua pendant que Jarry, qui ne s'étonnait plus de l'abondance et de la variété de la chère, faisait honneur au poulet rôti et à la tarte bourgeoise, par laquelle s'acheva cette délicieuse et mémorable ripaille.

On parlait de tous côtés, on discutait avec fracas, par-dessus les tables se croisaient les interpellations, les saillies, dites souvent dans cette langue flamande populaire qui a la saveur colorée des tableaux de maîtres réalistes du XVII<sup>e</sup> siècle. La forte musique des mots incompréhensibles retenait l'attention de Jarry, qui m'interrogeait :

— Que veut dire ?...

Je traduais, j'expliquais, il riait aux éclats, il levait les bras, ses manchettes flottaient autour de son poignet. Devant lui les verres pleins remplaçaient les verres vides.

— Sabre à finance, c'est bon le lambic, répétait-il. Eugène, — il se retournait vers Demolder, — tu m'en feras envoyer à Essonnes...

— Le nectar ne se transporte pas : il se boit sur place.

— Dans ce cas-là, il faudra que je revienne à Bruxelles.

— En attendant, remarqua l'auteur des *Récits de Nazareth*, comme dit Ubu lui-même, nous allons foutre le camp...

Le docteur Bricoux porta la santé de l'écrivain français, les verres s'entrechoquèrent dans le bruit des applaudissements. Jarry remercia d'une bouche pâteuse, en termes confus dont le sens nous échappa. Georges Eekhoud, qui demeurait à deux minutes de là, s'était esquivé, après nous avoir serré la main avec une brusquerie édifiante...

Il était deux heures du matin. Tous trois nous étions là, grelottant un peu, sur le trottoir ; il faisait très froid, l'aube allait poindre sur la première journée de ce printemps de l'année 1902. Il fallait rentrer chez nous, mais une heure de marche nous séparait de l'hôtel où Jarry était descendu. Même en allant bras dessus bras dessous nous n'y serions jamais arrivés. Mais il est un dieu pour les buveurs. Un fiacre à vide venait de Laeken. Nous barrâmes le chemin à la rossinante. En nous aidant mutuellement, nous montâmes dans la voiture ; j'étais sur le strapontin, Demolder et Jarry étaient en face de moi, celui-ci à la droite de celui-là...

La haridelle à moitié endormie reprit son trottement. Le véhicule, en longeant le trottoir, sur le pavé convexe inclinait. Perdant l'équilibre, le formidable Demolder tombait de tout son poids sur le malingre Jarry, manquant de l'étouffer. J'intervenais, je repoussais, non sans peine, Demolder dans son coin. Mais à un nouveau choc du fiacre, mon ami rondouillard s'écroulait derechef sur le malheureux auteur d'*Ubu* qui, en manière de juron, inlassablement répétait un mot, toujours le même Mot selon l'orthographe qu'il lui avait donnée et qui est demeurée courante. Cet exercice qui consistait à séparer sans cesse deux excellents camarades nullement désireux de se colleter, cessa pour moi sur l'asphalte des boulevards centraux. Demolder s'était mit à ron-

fler et Jarry, par la fenêtre ouverte, comptait les réverbères qui nous envoyaient leur dérisoire petite flamme de gaz bleu, que le naïf Jarry, en ce moment détaché de cette terre des réalités, devait sans doute prendre pour autant de petites fleurs bleues.

Devant l'hôtel, le débarquement fut plutôt laborieux. Par chance, Jarry n'était pas lourd ; une fois que je l'eus sorti de la voiture, dont Demolder refusait de descendre, il me fut aisé, en prenant mon maigrichon confrère sous les bras, de lui faire traverser la cour d'entrée de l'auberge aux amoureux. Je sonnai, un garçon, maugréant, vint ouvrir, je lui confiai le voyageur, qui devait prendre au matin le premier train pour Paris, et qui avait assez de lucidité pour me remercier :

— C'est gentil, cornegidouille, c'est gentil, ce que vous faites là... Quand vous viendrez à Essonnes, je vous revaudrai cela !

Je rejoignis Eugène Demolder et, cette fois, je m'assis à son côté, sur le coussin. Je donnai l'ordre à l'automédon de nous conduire à Molenbeek-Saint-Jean, au faubourg de Ninove, où nous habitions tous les deux.

Je n'ai plus revu Alfred Jarry. Pourtant, j'ai encore eu de ses nouvelles. Alors, il parlait avec une sorte de ravissement de cette unique journée vécue à Bruxelles, non parmi des artistes et des littérateurs, mais dans la franche compagnie de quelques braves bourgeois autochtones, aussi heureux de l'avoir à leur table festive qu'il l'avait été de partager leur repas amical. Ce repas, le créateur d'*Ubu* le considérait comme le plus savoureux banquet de sa pauvre existence.

Trente ans auront passé bientôt. Jarry est mort, Demolder est mort, Eekhoud est mort, Octave Maus est mort. Et combien ont disparu de ces francs drilles au milieu desquels pendant un soir Jarry s'empiffrà de victuailles que Jérôme Bosch aurait été étonné de voir entrer dans un aussi petit corps !...

Sander Pierron.

## Souvenirs de la vie littéraire à Paris

[...]

Une des figures les plus frappantes du *Mercur*e de France était celle d'Alfred Jarry, un petit Breton trapu, avec de longs cheveux crépus et des yeux tranquilles, tournés en dedans. On nous présenta l'un à l'autre, puis nous fîmes plus ample connaissance, et il m'invita chez lui, ce qui comme je le sus plus tard, était un grand honneur. Il demeurait dans une vieille petite maison qui, par une suite de circonstances extraordinaires, avait persisté sur le boulevard Saint-Germain. Comme je montais l'escalier, cherchant la « piaule » de mon ami parmi les portes sans nom, comme dans toutes les maisons françaises, je vis tout à coup un visage humain apparaître à une lucarne, à côté de moi. Cette lucarne était celle d'un de ces endroits discrets dont on ne parle pas en bonne compagnie, mais dont même la meilleure des compagnies ne peut se passer. Fidèle à la bonne coutume française, l'occupant ne s'était pas assis, mais accroupi et maintenant debout sur le siège, il se reboutonnait. Un grognement répondit à la question que je posai. Mais Jarry qui ne prenait plaisir qu'au grotesque, augura bien de mon entrée.

Et grotesque était le contenu de l'appartement dans lequel j'entrai. Aux murs, des images de saints, des crucifix, des encensoirs et une foule de choses servant au culte. Tout cela venait de la Bretagne, ce pays béni de tout ce qui sent le moyen âge, la superstition et les histoires de revenants, et avait la naïveté et la lourdeur de style des bois sculptés par les paysans de là-bas. Du plafond pendaient deux hiboux empaillés. Et Jarry vivait au milieu de toutes ces choses poussiéreuses avec son compagnon de chambre, un vieux hibou vivant. Un rideau fermé couvrait un des murs. Jarry avait fait percer la cloison entre cette pièce et sa chambre à coucher et s'était fait ainsi un théâtre de poupées, sur lequel il représentait lui-même son *Ubu-Roi*, devant un public d'invités. Un drame grotesque, qui pas plus que les autres œuvres de Jarry ne trouvera de place dans la littérature française, mais qui n'est pas sans avoir une signification symptomatique pour l'histoire de cette littérature. C'est, en gros traits, une satire fré-

nétique de la noblesse, du clergé et de la royauté, satire pleine d'humour grotesque et parfois sinistre. Il y a dans ces scènes plus que fortes, quelque chose qui rappelle le ton de Rabelais, peut-être même celui de la comédie shakespearienne, mais un flot violent d'idées confuses, mystiques, débordant brusquement, une incohérence de pensée viennent à tout moment effacer l'image d'ensemble et plantent tout à coup le lecteur ou le spectateur comme au milieu d'une forêt inconnue et sombre. Un léger souffle de folie passait dans l'œuvre comme dans la vie de Jarry, et d'aucuns disaient qu'une lueur étrangement phosphorescente apparaissait au fond de ses yeux. À part cela, Jarry était silencieux et retenu et donnait même l'impression d'un petit bourgeois. Lui, qui dans son *Ubu-Roi* faisait assassiner les rois en blaguant, mettait le chapeau à la main quand il devait s'adresser à un agent de police, et lui disait : « Monsieur l'Agent. » Il vivait d'ailleurs, dans la solitude. Il semblait avoir rompu avec ses amis, comme il avait rompu avec lui-même sans doute et avec le reste du monde. Et cependant il était capable de « dégeler » d'une façon surprenante, par exemple quand il parlait de la Bretagne et des « choses tout à fait extraordinaires » qui lui étaient arrivées là. Il est difficile de reproduire ce qu'il disait à ces moments-là. Il s'interrompait sans cesse, ne terminait jamais sa pensée, faisait les digressions les plus inattendues. Mais il avait le sentiment vigoureux et original de tout ce qui est grand et grotesque. Je lui prêtai un jour « La Vie, un rêve », de Grillparzer, et « Plaisanterie, Satire, Ironie et leur sens profond », de Grabbe. Il mit tranquillement de côté l'œuvre de Grillparzer, comme celle d'un habile routinier de la scène, mais Grabbe l'attira avec toute la force de l'affinité d'âme. Avec de semblables dispositions, il ne pouvait que se trouver isolé, même parmi les jeunes, et il n'arriva jamais à développer les forces remarquables à bien des points de vue, qu'il y avait en lui. Comme je demandais un jour de ses nouvelles, après être resté longtemps sans parler de lui, on me répondit tristement : « Mort d'alcool et de misère ! »

[ ... ]

Dr Albert Haas.

## Souvenirs sur Alfred Jarry

J'ai connu Alfred Jarry au cours de l'hiver de 1897. Nous nous rencontrâmes pour la première fois dans un petit hôtel de la rue Bara, où se réunissait tous les lundis soir un petit cénacle de la jeune école. Il y avait là Mme Rachilde, MM. Henri de Régnier, Pierre Louÿs, Alfred Vallette, Ferdinand Hérold, Gustave Kahn, Charles-Henry Hirsch, Franc-Nohain, Maurice Ravel, Claude Terrasse et quelques autres. On causait, on fumait, on soupait, les heures passaient rapidement et ce n'était souvent qu'à l'aurore qu'on se séparait. Ces temps sont loin. Le petit hôtel est aujourd'hui désert, et tous ses habitués qui représentaient alors l'avant-garde de la littérature et de l'art se sont fait un nom et occupent à leur tour une place importante dans les lettres et le journalisme.

À l'un de ces lundis, et très tard dans la soirée, un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, arriva, bien musclé, sanglé dans une tenue de bicycliste, et le plus jeune certainement de toute l'assemblée. C'était Alfred Jarry. Il salua les dames avec grande distinction, serra la main aux hommes, s'assit et tout de suite très entouré commença à raconter, avec une verve étonnante, une de ces histoires merveilleuses et invraisemblables dont il avait le secret. D'ailleurs, pas toujours, si invraisemblables. Je me rappelle en effet que celle qu'il raconta ce soir-là avait pour sujet une ville où c'étaient les trottoirs qui marchaient au lieu que ce fussent les hommes, et où les maisons avaient leur entrée au dernier étage. Alors qu'il n'était nullement question de trottoirs roulants ni d'aéroplanes, Jarry, on le voit, concevait déjà dans son imagination les uns et les autres.

J'avais tout de suite été frappé de l'intelligence et de la grande érudition d'Alfred Jarry, et dès le premier jour, nous fûmes d'excellents amis. Il m'accompagna jusqu'à ma porte et se déclara enchanté que nous fussions de si proches voisins. Deux ou trois jours après, je le vis arriver à mon cabinet, pour me demander de le soulager d'une douleur dentaire très vive. Je mentionne ce fait pour montrer quelle délicatesse il apportait dans toutes ses relations : dès le lendemain, comme je n'avais naturellement voulu

aucun honoraire, il m'apporta, en remerciement, une première édition d'*Ubu-Roi* avec une charmante dédicace. Au prix qu'a atteint l'édition originale de son chef-d'œuvre, c'était là, nous ne nous en doutions ni l'un ni l'autre, me payer royalement pour peu de chose.

Il me semble pouvoir dire que la meilleure époque d'Alfred Jarry, fut le temps qu'il collabora à la *Revue blanche*. Il avait là un petit fixe qui lui assurait la vie quotidienne et lui-même se considérait comme le plus heureux des hommes. C'est à cette époque de tranquillité matérielle qu'il écrivit ses deux romans : *Messaline* et *le Surmâle*, en même temps qu'il donnait à la *Revue blanche* des articles pleins de son humour spécial, ses *Spéculations* et *Gestes* dont une moitié a paru chez Fasquelle et dont l'autre moitié va être publiée prochainement. C'est aussi à cette époque qu'ayant pu réaliser quelques économies il acheta au Coudray, près de Corbeil, un terrain qu'il enclôt d'un grillage en fil de fer et sur lequel il installa un wagon à marchandise déclassé du P.-L.-M. dont il fit sa fameuse maison du *Tripode* et c'est là qu'il nous invita ma femme et moi pour faire l'ouverture de la pêche et fêter la convalescence après une grave maladie.

À la disparition de la *Revue blanche*, il se retrouva malheureusement dans une situation des plus précaires. Il essaya de faire du journalisme, lui qui ne concevait pas qu'on put soumettre son cerveau à un travail régulier, accompli à date fixe, comme la besogne d'un artisan. Recommandé au *Figaro* par Octave Mirbeau, qui l'avait en grande affection, il obtint de faire pour ce journal un article par semaine, sous le titre *Fantaisies parisiennes*. Cette collaboration n'alla pas plus loin que deux articles. Au troisième, l'ayant apporté en retard et ayant eu de ce fait à subir une observation, il déchira sur place son papier et partit, en lançant à l'adresse de ces messieurs, le fameux mot augmenté par lui d'une sixième lettre qui synthétise tout *Ubu-Roi*.

Découragé, désemparé, extrêmement pauvre et ne vivant qu'au prix des plus dures privations, Jarry passa alors son temps à la Bibliothèque Nationale sans rien produire qui pût lui procurer quelque argent. Je le rencontrai un jour qu'il en sortait. Il me parla de ses recherches sur l'histoire des papes et me proposa de travailler avec lui sur les manuscrits grecs de Rhoïdès. Nous com-

mençâmes dès le lendemain et je puis dire que j'ai passé dans cette collaboration des heures exquises, émerveillé par l'esprit si cultivé de Jarry et sa connaissance si sûre du grec.

Il était déjà très épuisé moralement et physiquement. Il arrivait le soir chez moi, souvent par le mauvais temps, en pantoufles ou avec des chaussures percées, les pieds tout mouillés. Prenant toutes les précautions pour ménager sa susceptibilité qui était grande, je lui glissais sous les pieds une brique chaude, puis nous travaillions. C'est de cette collaboration que sortit la *Papesse Jeanne*. Ce fut là le dernier travail d'Alfred Jarry.

J'ai parlé de la délicatesse et de l'amour-propre d'Alfred Jarry. En voici un exemple. Je le rencontrai un jour rue de Rennes, plusieurs volumes sous le bras. Je crus deviner qu'il allait les vendre pour se faire quelque argent, et sans rien lui dire, mais pour lui éviter cet ennui, je l'emmenai avec moi à la poste où j'avais un mandat de 60 francs à toucher. Là je lui dis que j'avais bien cru cette somme tout à fait perdue et que, puisqu'elle me tombait ainsi par surprise, je serais heureux de la partager avec lui. Tout ce qu'il accepta et encore après bien de la réflexion, ce fut deux francs, et à la condition exigée par lui de me les rendre deux jours après au *Mercur*, où nous devons nous voir. J'évitai de le rencontrer ce jour-là. Il avait dû de son côté partir à Laval et il m'écrivit de là pour m'exprimer son regret de ne m'avoir pas vu avant son départ et de n'avoir pu s'acquitter de sa dette.

Il avait également horreur de la réclame, quelque pénible que fût sa situation et quelque adoucissement qu'elle eût pu apporter à celle-ci. Avant son départ pour Laval nous lui avions proposé d'organiser une représentation d'*Ubu-Roi* à son bénéfice. Il refusa, on lira plus loin la lettre qu'il m'écrivit à ce sujet<sup>1</sup>, tant il veillait à ce que sa vie intime restât ignorée du public.

Au régiment, Alfred Jarry se fit bientôt remarquer par son esprit de gouaillerie et d'indiscipline, comme par sa difficulté à s'adapter aux exigences militaires. De ce fait il fut souvent puni. On raconte qu'un jour qu'il était de corvée de balayage dans la cour du quartier, comme il restait sur place le balai en mains, plongé

1. Nous ne reproduisons pas les lettres de Jarry à Saltas, que le lecteur trouvera aisément dans la *Pléiade*.

dans ses réflexions, il fut abordé par son adjudant qui lui demanda ce qu'il faisait là, Jarry répondit qu'il ne faisait rien, ce qui se voyait du reste. L'adjudant lui expliqua alors qu'il était là pour balayer et qu'il fallait qu'il s'y décidât. Jarry leva la tête, regarda le sous-officier de son air le plus sérieux et dit : Dans quel sens, mon adjudant ?

Cette histoire, et d'autres du même genre, firent décider de l'éloigner de l'armée comme un homme dangereux. Jarry fut présenté devant la Commission de réforme avec cette indication : Imbécilité précoce. On n'a jamais su quelle sentence intervint.

L'année dernière, un éditeur bibliophile demanda à me soumettre un manuscrit de Jarry qu'il avait découvert dans une boîte des quais. Après avoir confronté l'écriture avec celle des manuscrits que je possède, nous en reconnûmes l'authenticité. Ce manuscrit remontait à l'époque où Jarry était encore au Lycée Henri IV. L'ayant présenté à cette époque au *Mercure*, qui l'avait refusé, il était allé le vendre sur le quai à un bouquiniste. C'était l'adaptation, en français, d'une tenue irréprochable et d'une exactitude parfaite, d'un poème en vers libres de Samuel Taylor Coleridge : la *ballade du vieux marin*. Elle vient de paraître en édition de luxe chez l'heureux chercheur qui l'a découverte : l'éditeur d'art Dawis. Peut-être les anciens camarade de Jarry aux Lycées de Laval, de Saint-Brieuc, de Rennes ou de Henri IV se présenteront-ils pour réclamer une part de collaboration dans cette œuvre ainsi qu'ils l'ont fait, vraiment bien tardivement, pour *Ubu-Roi* ? Leur revendication est, pour moi une histoire aussi amusante que celles des poissons de Jarry.

\*  
\*\*

Alfred Jarry raillait les médecins qu'il appelait des merdecins quand il était bien portant. Mais il avait recours à eux à la moindre souffrance et obéissait à leurs conseils aveuglément. C'était alors des : *Docteur* pleins de conviction. Je me souviens que lors de son transport à la Charité, mon grand souci était qu'il n'acceptât pas d'y rester. Tout en le recommandant au professeur Roger, je crus prudent de dire un mot à la surveillante et aux infirmiers. Le lendemain je fus tout à fait surpris d'apprendre que cet être

si original avait subi toutes les formalités presque militaires de l'hôpital comme un enfant bien sage.

En entrant dans la salle, je ne l'avais pas reconnu ; il m'appelle et il me dit alors que tout était parfait à l'hôpital, mais que ce serait sans doute fort cher.

Alfred Jarry était de la nature la plus loyale et la plus honnête. Pas d'amitié plus sûre, ni plus désintéressée que la sienne. La faiblesse de son caractère a fait son malheur.

Il s'est laissé entraîner par une passion dont les victimes ne se comptent plus et c'est celle-ci, plus encore que le dénuement et les privations, qui a causé sa mort en pleine jeunesse.

Quand je lui faisais prévoir de vive voix ou dans mes lettres la fin qui l'attendait et plus proche que sans doute il ne l'imaginait, il devait se rappeler, tout en me donnant raison, lui, latiniste accompli et péripatéticien nocturne, le vers célèbre du poète ancien :

*Vide meliora proboque deteriora sequor.*

Jean Saltas.

## Alfred Jarry

D'où qu'il vînt, de son logis de la rue Cassette ou du « Phalanstère » de Corbeil, Alfred Jarry avait toujours l'air d'un pantin sorti d'une boîte à surprise. Il y avait en lui quelque chose de mécanique et d'articulé, et ce fut sous cet aspect qu'il m'apparut la première fois que je le rencontrai au *Mercure de France*. À cette époque, la revue, fondée et dirigée par M. Alfred Vallette, occupait, au numéro 15 de la rue de l'Échaudé-Saint-Germain, le premier étage d'une vieille maison qui mériterait bien qu'on y apposât une plaque commémorative, car elle fut le siège d'un des centres littéraires les plus actifs des dernières années du siècle passé. Une partie de l'histoire du Symbolisme est liée à cet antique immeuble d'où ils sortirent les premiers volumes qui portèrent sur leur couverture jaune l'empreinte du caducée.

Ils commencent à devenir rares ceux qui furent jadis les « amis » du vieux *Mercure* de la rue de l'Échaudé, et ce n'est pas sans mélancolie que je me reporte au temps où je montais l'escalier obscur qui conduisait au bureau où l'on était toujours certain de trouver M. Alfred Vallette à sa table de travail. Cependant, une fois par semaine, le mardi, le directeur fermait ses registres, et sa porte s'ouvrait aux visiteurs familiers de la maison. Ces mardis étaient aussi le jour de réception de Mme Rachilde qui accueillait les survenants avec une cordiale bonne grâce et une amicale camaraderie. Il régnait à ces réunions une liberté, franche de toute contrainte. On était là entre écrivains et chacun s'y montrait tel que lui-même. Ce serait nommer toute la jeune littérature d'alors, si j'énumérais les mardistes de la rue de l'Échaudé. Ces réunions étaient fort nombreuses et fort animées, et ce fut à l'une d'elles que je fis la connaissance d'Alfred Jarry.

J'avais reçu de lui deux curieux petits volumes intitulés *Les Minutes de Sable mémorial* et *César Antéchrist*. Ils attestaient chez leur auteur un esprit singulièrement biscornu où l'hermétisme se mêlait à la bouffonnerie. C'était à la fois savoureux et saugrenu. La bizarrerie des images s'exprimait par d'étranges déformations verbales. La lecture de ces livrets n'était pas aisée et il fallait pour les déchiffrer en avoir la clé, mais l'avait-on, elle

vous conduisait à des absurdités volontaires et à des énigmes vides de sens. Dans un de ces volumes apparaissait un personnage grotesque et facétieux, une sorte de fantoche ventripotent et cocasse qui répondait au nom cubique de Ubu. À quoi pouvait bien ressembler cet Alfred Jarry dont on se contait déjà les hauts faits et dont on se répétait déjà la légende de philosophe pataphysicien et d'éleveur de hiboux en chambre ?

\*

Alfred Jarry était un petit homme trapu, au buste lourd, planté sur des jambes arquées. Dans un visage blafard, aux traits fins et contractés, à la mince moustache brune, luisaient des yeux brillants d'un éclat métallique. Au bas de culottes courtes, des mollets entourés de jambières aboutissaient à des pieds chaussés de croquenots à semelles spongieuses. Vêtu, sous son veston, d'un chandail, il avait l'air d'un coureur cycliste ou d'un livreur de magasin en faillite. Solidement piété, il paraissait vigoureux et souple, malgré les ravages précoces de la misère et de l'alcool. Des gestes brusques et désaccordés, une voix qui, bien que saccadée, semblait mâcher de la bouillie, complétait le personnage qui, les poches gonflées d'outils à bécane, parmi lesquels on apercevait la crosse d'un vieux revolver, à la fois sordide et inquiétant, tenant du chemineau et du cambrioleur, allait bientôt devenir célèbre du jour au lendemain, et, dissimulé derrière l'énorme gidouille du Père-Ubu, lâcher à la face du public le « mot » que Cambronne fit héroïque et auquel, par l'adjonction d'une lettre sonore, il conféra on ne sait quoi de plus vibrant, de définitif et d'absolu.

Ce fut dans la soirée du 10 décembre 1896 que *Ubu-Roi*, d'Alfred Jarry, affronta pour la première fois les feux de la rampe. On sait les origines scolaires de cette farce destinée à vilipender un professeur du lycée de Rennes. Dues à la collaboration de plusieurs des élèves de sa classe, Jarry la fit sienne au point qu'il en arriva à s'identifier au monstrueux bonhomme dont il adopta par la suite le parler ubuesque après le lui avoir inventé. Or, ce soir-là, il s'agissait de le montrer au public dans sa royauté scatologique, absurde et malfaisante, « le croc à phynances » à la main, entouré de ses

« Palotins », entre sa femme, la mère Ubu et le capitaine Bordure. Le théâtre de l'Œuvre s'était chargé de la présentation et Gémier avait accepté de tenir le rôle d'Ubu. Quant à Jarry, il s'était réservé de faire précéder le spectacle de quelques mots d'introduction. Aussi le vit-on s'asseoir devant une table et une carafe de conférencier, vêtu d'un habit noir trop large, le cou serré d'une étonnante cravate bouffante en mousseline, le visage enfariné, plâtré, maquillé, à la fois fantomatique et lamentable, lisant d'une voix indistincte un texte dont on n'entendit à peu près rien. Puis, le rideau se leva, et Ubu lança « le mot ».

Ce fut « le mot » qui, accueilli des spectateurs par des rires ou par des sifflets, par des applaudissements et des huées, eut les honneurs de la soirée. Il voltigea du parterre aux galeries, s'échangea de fauteuil à fauteuil tandis que se déroulait sur la scène la burlesque et féroce satire dramatique qu'est cet étrange ouvrage qui va de la charge la plus grossière et la plus enfantine à une sorte de symbolisme caricatural et philosophique. Gémier y fut admirable, sous le masque porcin d'Ubu. La presse partagea le dissentiment du public. Était-on en présence d'une plaisanterie de mauvais goût, ou en face d'un chef-d'œuvre ? Quoi qu'il en fût, Jarry avait créé un type, un type qui le dévora, dont il transporta dans la vie le parler, dont il adopta en parlant de lui-même le « nous » souverain. Jarry, dès lors, ne fut plus que le Père Ubu...

Parfois, il essaie de redevenir Alfred Jarry. Il écrit l'*Amour en visites*, l'*Amour absolu*, *Messaline*, le *Surmâle*, mais ces publications n'excitent plus l'attention. Lorsque, en 1898, ses amis, Alfred Vallette, Ferdinand Herold, Pierre Quillard, Mme Rachilde louent à Corbeil la maison d'été qu'ils appellent le « Phalanstère », Alfred Jarry s'y installe avec eux. Il pratique la bicyclette, le canotage, la pêche à la ligne, et, grimpé sur un arbre, prend à l'hameçon les poulets du voisin. Ses amis partis, il achète un carré de terrain et s'y construit une cabane où il vit en sauvage. Parfois, il reparaît à Paris où il a conservé sa soupente de la rue Cassette, la « Grande Chasublerie » ainsi qu'il la nomme. Le revoici avec ses facéties ubuesques, ses paradoxes pataphysiciens, son jargon hermétique, ses gaietés glaciales, son comique sinistre, ses outrances, ses insanités ponctuées d'un rire qui grince. Qu'y a-t-il au fond de ce paillasse irrévérencieux et grossier ? Ceux qui l'ont connu

disent que derrière cette apparence nauséabonde, il y avait un garçon têtu, timide, orgueilleux, épateur, mais débonnaire, candide en son cynisme, d'une indépendance farouche et d'une rigoureuse honnêteté. Pauvre père Ubu, le croc de la mort allait bientôt avoir raison de ses forces détruites, de ses tissus alcoolisés, de son ubuisme et de sa pataphysique ! Il s'éteignit doucement le 1<sup>er</sup> novembre de l'année 1907, à l'hôpital de la Charité où ses fidèles amis, le docteur Saltas et M. Alfred Vallette, l'avaient fait transporter.

Henri de Régner.

## La Vie de Paris

### VIII

25 février 1922

[ ... ]

Une autre légende qui disparaît est celle du génie du bohème Jarry, l'auteur de cette farce : *Ubu-Roi* qu'une poignée de plaisantins a voulu imposer à l'admiration du public ; on a eu l'idée outrecuidante d'en faire une reprise et le *Petit Parisien*, dans un article de première page, article intitulé « Un krach littéraire », constate le double échec de cette pièce en librairie et au théâtre.

*Ubu-Roi* avait été joué pour la première fois, il y a un quart de siècle, par Gémier qui s'amusait alors à mystifier ses contemporains. F. Sarcey, qui était le bon sens même, avait écrit : « C'est une assez mauvaise plaisanterie. » Antoine, qui n'est pas un timide pourtant, siffla vigoureusement et il a déclaré récemment, avec une franchise où on retrouve ses anciennes colères contre *l'Œuvre*, qui alors faisait concurrence au « Théâtre Libre » :

— Oui, j'ai sifflé de toutes mes forces ; d'abord parce que c'était à *l'Œuvre* et je sifflais systématiquement toutes les pièces qu'on y présentait ; j'ai sifflé ensuite parce que j'étais un des rares spectateurs qui avaient trouvé la pièce complètement idiote.

Mais une légende s'était formée ; les fumistes qui avaient entrepris de faire passer cette farce pour un chef-d'œuvre déclaraient que nous étions des idiots incapables de comprendre cette pièce bien supérieure à Shakespeare. Là-dessus, on s'est mis à rééditer *Ubu-Roi* dans une édition de luxe qui s'est vendue ; le livre a été trouvé assommant. Une polémique s'est engagée pour savoir si le signataire, Alfred Jarry, pauvre garçon mort poitrinaire il y a vingt ans, était bien l'auteur. Des nombreux articles publiés (M. Paul Souday lui a consacré tout un feuilleton du *Temps*), il résulte, sans contestation possible, que cet *Ubu-Roi* était tout simplement un ramassis de coq-à-l'âne que s'amusaient à recueillir les condisciples de Jarry, quand celui-ci était en rhétorique au lycée de Rennes. La question était jugée. On s'était moqué de ce bon public. Cependant, *l'Œuvre* a voulu en avoir le dernier mot ;

on a remonté la pièce et on lui a donné une interprétation de choix. M. Gémier étant occupé à d'autres exercices, c'est M. René Fauchois, poète et acteur de talent, qui a essayé de faire rire le public avec ses proses de mauvais goût et sans sel. Le four a été aussi complet qu'on pouvait le souhaiter. « Les admirateurs, écrit le *Petit Parisien*, s'en allèrent tristement, l'échine basse, le cœur gros. »

Maintenant, ces aimables farceurs, qui ont pris en charge la gloire de cette facétie de collégiens, vont-ils enfin nous laisser tranquilles avec cette pantalonnade dont un admirateur avait écrit en tête de la préface : « Cette pièce renferme la simplicité satirique d'Aristophane, le bon sens et la truculence de Rabelais et la fantaisie géniale de Shakespeare. Le héros de cette farce géniale est entré dans l'humanité et dans l'histoire comme don Juan, Tartufe, Hamlet et Panurge. »

Comme le gamin légendaire, on a envie de crier, dans le style faubourien :

— N'en jetez plus, la cour est pleine !

Ils devaient bien rire ces gais compagnons qui avaient juré d'imposer ces réflexions ridicules et sans sel comme un chef-d'œuvre de l'esprit français ! Car ils sont bien trop intelligents — j'en connais quelques-uns — pour avoir pu croire à toutes ces balivernes. Ils ont voulu se moquer de leurs contemporains et ils ont failli réussir. C'est la plus formidable galéjade dont on ait souvenir. Nous en voilà débarrassés ; le temps entraînera ces incohérences avec le reste.

Jean Bernard.

## Jarry et Jehan Rictus : documents nouveaux

On se souvient (les lecteurs de *L'Étoile-Absinthe* ont toujours aussi bonne mémoire) que deux tournées avaient présenté la relation — quelle hyperbole ! — des deux hommes, à travers quelques billets et des extraits du *Journal* inédit de Jehan-Rictus<sup>1</sup>. Une nouvelle fois, pour en savoir un peu plus sur cette « relation », nous aurons recours au *Journal* de l'auteur des *Soliloques* qui permettra non seulement d'éclaircir deux des lettres que publia et commenta Henri Bordillon, mais encore, passant sur le nouveau procès de la *bande* du *Mercury*, de lire le récit d'un spectateur de cette *réduction d'Ubu-Roi* qui fut donnée aux Quat'z Arts. Nous finirons sur un poème inédit de 1898 relatif à Alfred Jarry — un pauvre petit poème, en vérité — qui, avec moins d'acharnement et plus d'humour, toutefois, ne sera pas sans rappeler certaines critiques parues à l'occasion de la création d'*Ubu-Roi*<sup>2</sup>.

Extrait du *Journal* de Jehan-Rictus à la date du 23 novembre 1901.

(...) On joue ce soir au 4.Z.arts *Ubu-Roi* et (...) comme c'est moi qui ai mis en rapport l'auteur avec trombert il faut que je me rende à cette première — *Ubu-Roi* a dû être tripatouillé pour être mis à la portée du Cabaret et du temps accordé à une piécette de marionnettes —

Je n'ai pas reçu d'invitation bien qu'instigateur de cette aventure — Ça n'est pas gentil mais j'y vais tout de même.

Peu à peu [ illisible ] les invités. La bande des gens du *Mercury* et de la *Revue blanche*. Vallette qui a l'air embêté de ma déter-

1. « Lettres inédites d'Alfred Jarry à Jehan-Rictus » par Henri Bordillon, 3<sup>e</sup> tournée, octobre 1979 et « Jarry et Rictus : documents nouveaux » par Jean-Paul Goujon, 31<sup>e</sup> et 32<sup>e</sup> tournées, 1986.

2. Il est vrai que signé *Quasi*, le pseudonyme *omnibus* du *Mercury*, ce poème se voulait avant tout railleur, à l'image de l'ensemble (à paraître prochainement dans un bulletin Jehan-Rictus) dans lequel il s'intègre.

mination<sup>3</sup>. Vu Ch. H. Hirsch et sa maîtresse enceinte — Vu Monceau — etc — Fénéon — Tout ce monde-là affecte partout la supériorité et le scepticisme de grands Artistes. Eux seuls gardent le flambeau de l'Art Sacré — Il est de bon ton chez eux d'aimer *Ubu-Roi* et quoique au fond cette fantaisie ne puisse leur plaire ils affectent pour cette œuvre la plus sincère admiration. Moi aussi je l'admire mais rien que pour son outrancière fantaisie loufoque —

On a joué *Ubu*. Eh bien il a perdu en émigrant à Montmartre. Ça sera un four — Le Public n'y comprendra rien — On l'a trop tripatouillé, coupé, émasculé, actualisé — À présent c'est informe et c'est horriblement mal joué — La pièce, la trame n'existe plus. La scène si drôle où le père Ubu croit voir lui apparaître St Michel en la personne de la mère Ubu qui lui joue cette apparition, est supprimée. C'est fâcheux. Ça ne réussira pas.<sup>4</sup>

\*  
\* \*

Sur un dont la langue est tumultuaire et galipoteuse

Je suis Monsieur Alfred Jarry  
Ubu, Hou hou, Han ! Patatrame !  
Je vais vous tenir le pari  
De faire avec ces mots un drame

Après ? Tant pis pour le lecteur  
Qui trouvera ma langue épaisse  
Je n'écris que pour mon frotteur  
Auvergnat de la pire espèce

*Quasi*<sup>5</sup>

3. Voici qui permettra de répondre à l'interrogation de J.-P. Goujon (réf. citées). Jehan-Rictus quelques jours avant cette représentation avait envoyé à Vallette une lettre lui faisant part de son désir de quitter le *Mercure*.

4. *Journal*, Cahier 21, B.N. N.a.fr. 16117, pp. 212-213.

5. B.N. N.a.fr. 24578, ff. 236 et 233.

Et pour le plaisir, après Haldern, évoquons Ablou :

Sur un qu'on rencontre en tous les endroits de la Ville

Je suis Monsieur Léon-Paul Fargue  
J'ai dans mon jeu plus d'un atout  
Julien Leclercq a fait la « Nargue »  
Mais moi je n'ai rien fait du tout

J'ai tous les dons de la Nature  
Sagesse, Tact, Esprit, Beauté  
Un seul manque à mon armature  
Et c'est le don d'Ubiquité

Mais j'y veille. Partout je cours  
Ici, là-bas, ailleurs, sans cesse  
Il faudra bien un de ces jours  
Que chacun me le reconnaisse

*Quasi*<sup>5</sup>

Antoine Cyvoet.

## Comptes rendus

*Ubu Pape, pièce en cinq actes de Robert Florkin d'après une idée d'Alfred Jarry, ornée de six dessins et un cul-de-lampe lino-gravés par Carelman, avec une préface de Noël Arnaud.* Éditions Temps Mêlés 1989, avec l'imprimatur de l'Institut Limbourgeois de Hautes Études Pataphysiques, CXVI E.P. Chez l'auteur, 5 rue Claude Decaen, 75012 Paris.

*Faux pas des connus, un toast au peuple polonais, pièce en cinq actes anonymes, texte français par l'Agence pour l'Exploration du Jeu.* Éditions Le Champ du Possible, Paris 1982.

Alfred Jarry lui-même avait ouvert la voie en empruntant aux frères Morin ce qui lui convenait du texte d'Ubu-Roi.

Ambroise Vollard lui avait emboîté le pas en publiant chez Crès et Cie des plaquettes, « Le Père Ubu à l'Hôpital », « Le Père Ubu à l'Aviation », etc., reprises, modifiées et éditées par les éditions Le Divan en 1925, sous le titre « Les réincarnations du Père Ubu ».

La veine était plutôt celle des almanachs et le Père Ubu y occupait diverses fonctions politiques avant de finir « panthéonisé ».

On devait lire dans son testament : « Je meurs dans la foi catholique, apostolique et romaine. »

Une telle assertion n'explique-t-elle pas que Robert Florkin ait entrepris une réincarnation du Père Ubu en Pape ? Il fallait assurément que le personnage de Jarry emprunte cette défroque catholique, c'est-à-dire universelle, pour surajouter à l'universalité du Père Ubu telle qu'on pouvait déjà la déduire — et on le peut toujours — de la lecture des gazettes.

Cet « Ubu Pape », contrairement aux œuvres de Vollard qui se voulaient essentiellement circonstanciées et s'inspiraient de textes jarryques de même nature, reprend à « Ubu-Roi » sa trame et la transpose au Saint-Siège, sis pour l'occasion « en Limbourg, c'est-à-dire encore plus nulle part qu'ailleurs ». On a donc touché à Ubu qui n'est plus sacré. Il est devenu consacré.

Toutes ces raisons, jointes aux cautions offertes par les incontestables pataphysiciens que sont Noël Arnaud et Jacques Carel-

man justifieraient amplement, s'il en était besoin, l'entreprise de Robert Florkin, qui préside lui-même à l'Institut Limbourgeois des Hautes Études Pataphysiques.

Ubu, devenu Pape, parcourt une carrière, de Cène en Cène, fort analogue à celle de son prédécesseur Roi. Mais il s'enrichit, sous sa tiare, d'une culture encore plus ubuniverselle, si c'est possible, que celle de son prédécesseur. Il est familier des Grecs : « PÈRE UBU : Qui es-tu ? — HOMME DU PEUPLE : Je suis Outis, l'homme du peuple, qu'est-ce que tu bois ? — PÈRE UBU : Il s'agit bien de boire, crossegidouille ! » Il est bien sûr familier de l'Ancien et du Nouveau Testament et de l'Histoire Vaticane. Un soudard apostat, Jean-Jacques de Mollet, quoiqu'il emprunte son patronyme à un bien connu de Jarry Baron Mollet, évoque plutôt dans le contexte, Jacques de Molay, Grand Maître du Temple. Cet Ubu est familier de Rabelais et de ses accumulations verbales. On en trouve en diverses pages. Il connaît aussi ses classiques : « Ta douleur, Éleuthère, sera donc éternelle. Tarcisius a vécu ce que vivent les puces, l'espace d'un oremus. »

Mais l'almanach Vermot ne lui est pas non plus étranger comme en témoigne cette liste des amis de l'Évêque Turpin :

- « L'abbé Thyse, cygne de Cambrai,
- « L'abbé Tumaine, pasteur des zoolâtres,
- « L'abbé Résina, patriarche du mont Athos,
- « L'abbé Guine, légat aux Antilles,
- « L'abbé Zohar, chef spirituel des Marranes,
- « L'abbé Gueule, chef activiste,
- « L'abbé Chamel, supérieur des pères blancs,
- « L'abbé Zigle, scrutateur des scoptophiles contemplatifs,
- « L'abbé Litre, aumônier des œnologues. »

ou, dans le même esprit la liste des « saints hommes : l'iman Dirantan, l'iman Kommirespir, l'iman Sité, l'iman Talo, l'émir Ador, l'émir Abel, l'émir Obolan, l'émir Âge, l'uléma Nité, l'uléma Rabou, l'uléma Gouille. »

Ces quelques exemples montrent que la poche à phynance verbale de Robert Florkin est bien remplie, après une razzia dans tous les lieux et tous les milieux. Son Père Ubu, le Cul posé sur le Saint-Siège, gagne à son tour un trône d'éternité dans ces pages striées de noir par les linogravures de Carelman, empreintes d'une

vigueur de tracé bien conforme au héros de cette réincarnation. On ne peut donc qu'en conseiller la lecture, qui offre bien d'autres approches pataphysiques que celles que j'ai pu succinctement mentionner.

C'est avec un semblable plaisir qu'on lira *Faux pas des connus*, pièce tout autant en cinq actes, tombée dans ma boîte aux lettres en cet automne 1990 mais qui s'affirme traduit en 1981 d'un anonyme résident aux bords de la Vistule et dont le texte français par l'Agence pour l'Exploration du Jeu, porte un copyright daté de Paris, 1982, par (*sic*) l'édition française.

Ici, point de Père Ubu, mais, le drame restitué à la Pologne contemporaine, Lech Walesa dans son rôle, point encore Président de la République Polonaise, poste auquel il est candidat au moment où j'écris ces lignes, mais déjà Président du KK de Solidarnoske. Monseigneur Glemp lui sert de Mère Ubu, Jacek Kuron de Capitaine Bordure, Kania, Premier Secrétaire du Parti de roi Venceslas, et ainsi de suite pour des personnages repris de l'actualité politique polonaise et mondiale. Brejnev et Jaruzelski sont dans leurs fonctions d'époque et la Dialectique tient lieu d'ours dans l'obscurité du Quartier Général des Forces Armées à Varsovie.

Toute cette affaire est rondement menée dans un environnement résolument contemporain, où téléphone, télévision, télécopieurs et autres moyens de communication modernes jouent leur rôle. En conclusion, Lech Walesa s'embarquera sur la Baltique à destination de la France, ayant tout perdu comme le Père Ubu qui dans l'Ubu Pape de Robert Florkin s'évadait dans une navette spacieuse.

Quoique d'inspiration et d'intention différentes, ces deux pièces, calques très renouvelés d'Ubu-Roi, se rapprochent par l'usage qu'elles font de l'argumentaire et des situations du drame d'Alfred Jarry. Réussies chacune dans son genre, elles méritent d'être considérées comme Fils d'Ubu, héritières largement de leur Père, mais adultes, avec chacune son caractère propre et sale, et en tout point nécessaires dans la bibliothèque d'un Ami d'Alfred Jarry.

Claude Ernoult.

*Ubu Président*, par Patrick Rambaud, François Bourin éditeur.

Le Père Ubu étant un archétype, rien d'étonnant à ce que l'« actualité » nous en offre diverses réincarnations possibles. Patrick Rambaud nous le fait revivre sous les traits d'un leader politique français contemporain dit d'extrême droite, à la recherche de la conquête du pouvoir.

Qu'il y parvienne — par voie démocratique... — mais que la roche tarpéienne soit proche de son Capitole est sans doute le sujet du drame bouffon, mais la lecture de celui-ci conduit à une méditation sur les relations entre l'« actualité » et le mythe.

Je ne sais quelle lecture on fera d'« Ubu Président », si on le lit, dans une centaine d'années quand les personnages réels ici incarnés seront rentrés dans le gouffre de l'Histoire. Sans doute une meilleure lecture. Tout se passe actuellement comme si le texte de Patrick Rambaud, plus long naturellement qu'un simple couplet de chansonnier, était sans cesse parasité par la « réalité », telle qu'on la voit se dessiner chaque jour dans nos gazettes ou sur nos étranges lucarnes.

Il en résulte que le Père Ubu de Patrick Rambaud, auquel celui-ci a pourtant donné de l'épaisseur tant au propre qu'au figuré, ne cesse d'en manquer si on le compare à son modèle vivant, du moins à l'image de lui telle qu'on nous l'assène chaque jour par voie de presse ou d'écran.

On peut s'interroger sur les causes d'un tel effet. Le modèle choisi n'a-t-il pas la dimension suffisante pour s'« approprier » le mythe d'Ubu ? Ce mythe — tout mythe — résiste-t-il à une incarnation contemporaine ? Un mythe ne s'inscrit-il pas dans le domaine des idées et ne souffre-t-il pas quand on le fait naviguer trop près des faits ?

Telles sont les questions, parmi d'autres, que pose, semble-t-il, l'« Ubu Président » de Patrick Rambaud. À chacun d'aller voir, en le lisant, s'il y trouve les réponses adéquates.

Claude Ernout.

### *Nouvelles du Surmâle.*

Le Théâtre des Arts de Rouen crée le 22 janvier 1992 une « opérette moderne » tirée du *Surmâle* de Jarry; la musique est de Bruno Gillet, sur un livret adapté par Patrick Besnier, Marcel Bozonnet et Hélène Delavault. Marcel Bozonnet signe également la mise en scène, dans les décors et costumes de Katsuhiko Hibino.

Les principaux rôles sont tenus par Olivier Lallouette (André Marcueil) et Hélène Delavault (Ellen Elson). Une série de représentations à travers la France suit la création rouennaise.

À l'occasion de cette production, les éditions Actes-Sud publient un livre-programme, incluant le livret.

Signalons également la publication d'une nouvelle édition du *Surmâle* dans « la Collection » chez P.O.L., avec une préface de Christian Prigent — qui avait déjà abordé Jarry dans son récent *Ceux qui MerdRent*, chez le même éditeur.

### *La Papesse.*

*La Papesse* est une pièce extrêmement drôle, nous dit le prospectus du *Théâtre d'Ivry* (saison 92-93).

Certes, nous voulons bien le croire, d'autant que nous ne l'avons point vue. Nous pouvions supposer qu'il s'agissait de quelque adaptation de Rhoïdès (traduction Jarry) puisque, selon la nouvelle méthode, ce qui est texte est joué au théâtre. Mais, miracle, en écoutant *France Culture*, nous avons enfin compris : c'est le *Moutardier du Pape* (opérette bouffe) ultime publication de Jarry.

Les efforts de nos contemporains à reconstruire Babel sont certes louables, mais l'auteur apparaissant avec sa propre lanterne apporte une petite lueur. Dans cette obscurité Messieurs du théâtre jouez les premiers.

Guy Bodson.

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 1993,  
SUR LES PRESSES DE PLEIN CHANT  
À BASSAC, CHARENTE. DÉPÔT LÉGAL  
PREMIER TRIMESTRE 1993.

ISSN 0750-9219